

Pourquoi les révolutions finissent-elles toujours mal? Triptyque : Avant 1917 - De 1917 à 1991 - Après 1991

Marc Angenot

Alles Ständische und Stehende verdampft, alles Heilige wird entweiht,
und die Menschen sind endlich gezwungen ihre Lebensstellung,
ihre gegenseitigen Beziehungen mit nüchternen Augen anzusehen.
Manifest der kommunistischen Partei, Londres, 1848

Je me propose d'aborder la *vaste question* que comporte mon titre en historien des idées: je vais me demander, en un triptyque étendu sur un siècle et demi, comment les publicistes, les économistes, les historiens, du dehors du mouvement ouvrier socialiste (mais aussi les anarchistes et une poignée de «révisionnistes» et de réformateurs de l'intérieur) se sont représenté la sorte de société qui sortirait de la Révolution prolétarienne, — tout d'abord avant 1917 au cours de la montée en puissance de la Deuxième Internationale, — puis comment différentes écoles politologiques ont conjecturé, entre 1917 et 1991 et particulièrement du temps de la Guerre froide, ce qu'il adviendrait au bout du compte des régimes issus de la Révolution bolchevique — et enfin le sens rétrospectif que comporte pour quelques grands historiens contemporains l'effondrement final et intégral des régimes issus d'Octobre.

Ou plutôt, car la question abordée est décidément bien trop vaste, je ne vais et ne puis présenter ce soir tout au plus – et ce sera encore sommairement – que quelques pièces d'un puzzle qui en comporte des centaines, simple manière de prendre date pour des travaux en cours en faisant apercevoir l'étendue et l'intérêt des questions soulevées, leur fécondité potentielle.¹

1.

● Le socialisme anticipé

L'Utopie collectiviste, étude parue aux PUF en 1993, traite des représentations de la société censée sortir de la révolution prolétarienne, révolution sentie imminente, visions d'avenir non pas conjecturées par des littérateurs, mais «entrevues» par les leaders et les propagandistes officiels de la Deuxième Internationale entre 1889 et La Grande guerre. Ç'aurait pu être une question très simple et (faussement) naïve: «Qu'est-ce donc que ça aurait dû être, le socialisme?» On pourrait ajouter : «si tout avait bien marché.» Que devait être le socialisme venu au pouvoir dans les programmes officiels et chez les idéologues autorisés des partis ouvriers européens *avant* la Révolution bolchevique, avant que des régimes qui se réclamaient de la révolution sociale ne s'établissent dans le monde empirique, figurant pour les uns l'humanité en marche vers son émancipation et n'apparaissant bientôt à d'autres que comme des États oligarchiques, esclavagistes, «totalitaires», caricatures sanglantes du «véritable» socialisme ? Jusqu'à la Révolution

de 1917, les propagandistes des partis socialistes allemand, français, belge, hollandais notamment, se sont mis à rédiger des livres et des brochures par dizaines qui décrivent par le menu la société qui allait sortir de la prochaine Révolution. Ces ouvrages, pièces du «socialisme scientifique», on les a évidemment bien oubliés. Il fallait à mon sens, dans l'esprit d'archéologie de la modernité qui est le mien, aller les lire, chercher à comprendre la logique de l'utopie collectiviste, chercher à en connaître les thèmes, les arguments, aussi bien que les nœuds de polémique et de dissension. Des générations de militants «révolutionnaires» ont gagé leur vie sur l'imminence de l'effondrement du capitalisme et l'instauration d'un monde meilleur sur une autre base économique et juridique. Qu'étaient-ils censé attendre exactement?

● À quoi devait aboutir la Révolution selon les doctrinaires de la Deuxième Internationale

Je passe sur les nombreux chapitres de mon livre qui décrivent par le menu et en détail la propriété socialisée, la grande loi du travail, le planisme et le productivisme, la rémunération du travail selon les œuvres et les besoins, les prix, la distribution et les services, l'Etat du travail et sa démocratie, l'éducation du peuple, les arts et les lettres après la Révolution, la réglementation de l'union sexuelle et de la famille, le traitement réservé aux fainéants et réfractaires etc.

À la fin des livres dont je parle, le socialisme révèle son ultime projet, qui est de changer les humains, de créer l'Homme nouveau et l'Ève future. Les romantiques les premiers avaient rêvé une humanité prochaine régénérée au physique et au moral. L'imagination de Charles Fourier a été jusqu'à prédire des mutations génétiques pour l'humanité parvenue au stade harmonien. Il suffisait de puiser dans ses écrits pour y trouver *l'archibras*, *l'homme actif en amour à 120 ans*, *la taille moyenne à 7 pieds, 2 mètres 27*.² L'archibras a surtout fait rire les petites gazettes et les caricaturistes du temps de Louis-Philippe, «il finira par nous pousser au bas de l'échine une queue avec un œil au bout. Si tout cela n'était pas imprimé et dans de gros volumes...», s'esclaffaient les esprits rassis.³

Un demi-siècle plus tard, le socialisme scientifique avait refoulé les poétiques visions fouriéristes et l'eschatologie de premiers temps, mais cependant, l'homme mutant est toujours à l'ordre du jour. Le socialisme scientifique se contente de rationaliser les rêves de régénération physique et morale. Il ne s'agit plus de prédire une révolution morale et une régénération physiologique de l'humanité émancipée, mais de montrer comme probable cette mutation anthropologique, étant donnée la transformation du milieu social, des conditions de travail et des rapports économiques. Une fois encore, c'est le raisonnement qui conduit à une vision: des hommes délivrés de l'ignorance comme préservés de la misère, garantis contre le malheur seront différents des hommes actuels. Ceci n'était pas une prophétie mais une *déduction*. Des conditions meilleures et des lois justes engendreront forcément une amélioration morale de l'humanité. La disparition de la propriété privée anéantit la cupidité et l'envie comme la suppression des taudis élimine les scrofules et la tuberculose. Ajoutez les progrès immenses de l'éducation publique, la diffusion des sciences et des lettres, la multiplication des loisirs instructifs. Que des mentalités nouvelles et des mœurs épurées doivent sortir de tels bouleversements ne fait de doute pour personne. Changement à vue au reste: c'est aussitôt après la révolution que les esprits changeront. Le «dédain de l'esprit de lucre se manifest[era] dès les premiers instants».⁴

Une humanité supérieure apparaîtra. On doit «attendre du socialisme, expose le leader socialiste Karl Kautsky, la création d'un type humain plus élevé que ne l'est l'homme moderne».⁵ La société future sera «faite d'hommes plus justes, plus tempérants, plus fraternels, meilleurs en un mot que ceux d'aujourd'hui».⁶ Les instincts «altruistes» s'épanouiront. Un homme fraternel sommeille en nous, il suffira de l'éveiller. «Ce serait calomnier la nature humaine» que de méconnaître l'influence de changements aussi profonds dans les rapports sociaux que ceux qu'apporte le collectivisme.⁷ Une heureuse amnésie effacera le souvenir du mal social. Non seulement l'humanité n'aura plus à redouter le chômage, ni la misère, «mais elle en perdra jusqu'à la conception».⁸

L'homme nouveau sera l'homme authentique, l'homme complet; c'est l'homme moderne qui est «un être atrophié»,⁹ un produit de la corruption des mœurs capitalistes. Ce retournement de perspective permet d'écarter l'accusation d'être chimérique. Il ne s'agissait pas de refaire l'homme, il s'agissait de le rendre à sa nature véritable.

● La Révolution et les oiseaux de mauvais augure. Les «cassandres» de l'utopie socialiste

Paru en 2004, *Rhétorique de l'anti-socialisme, 1830-1917* porte en contraste sur un siècle de polémiques en Europe contre les idées et les projets socialistes. Cet ouvrage préparait directement, par une «étude de terrain», les thèses que j'allais développer dans *Dialogues de sourds*. 2008. On s'en doute un peu, la polémique contre le socialisme a été, dans la modernité politique, parmi les plus soutenues, les plus âpres, les plus opiniâtres. De 1830 à 1917 (et de 1917 jusqu'à nous), elle a mobilisé continûment une coalition de réfutateurs de divers bords. Cependant, dans la longue durée historique, ce qui apparaît, c'est l'éternel retour d'un *nombre fini* de tactiques, d'objections et d'arguments ainsi que de sombres prophéties de ce qui arriverait si les socialistes passant à l'acte devaient établir jamais quelque part un régime collectiviste, – le tout formant une sorte d'arsenal où puisèrent les générations successives de polémistes.

À la fin du 19^{ème} siècle, après avoir d'abord montré que le projet socialiste était absurde et irréalisable, les adversaires du socialisme, témoins des progrès irrésistibles du mouvement ouvrier international, ont fini par se convaincre qu'on ne l'éviterait pas, qu'un régime socialiste s'établirait quelque part un jour prochain pour le malheur du pays où les socialistes prendraient le pouvoir et pour l'édification de l'humanité. «Et pourtant, s'exclame Gustave Le Bon, toujours pessimiste (comme il se devait d'un savant positiviste), pourtant il semble inévitable, l'épouvantable régime!»¹⁰ Le psychologue des foules¹¹ disait s'attendre à «des bouleversements dont l'époque de la Terreur et de la Commune ne peuvent donner qu'une pâle idée».¹² Ce n'était guère la peine de débattre des possibilités d'une économie étatisée, des apories de l'«égalitarisme» ou du fonctionnement du système collectiviste si la révolution prolétarienne devait apporter immédiatement la terreur et la ruine. «C'est alors que [la société] verra ses villes incendiées, vaticine encore Le Bon, l'anarchie furieuse, l'invasion, le démembrement, la botte de fer des despotes libérateurs et la définitive décadence....»¹³

Curieusement, les adversaires du «collectivisme» (c'est le mot qui désigne le régime futur avant 1914), sans s'arrêter beaucoup à l'épisode révolutionnaire, ont choisi de réfuter prophétiquement,

à d'innombrables reprises et en long et en large, le projet de l'*Arbeitstaat*. On peut ramener à un séquence d'arguments corrélés, toutes les objections accumulées contre le projet collectiviste entre la Commune et la Grande guerre. Les leaders socialistes ont entretenu un dialogue polémique permanent avec ces «oiseaux de mauvais augure».¹⁴ Ils tenaient leur conjecture pour mal informée, absurde, partielle, malveillante, extravagante, mais ils les ont réfutés abondamment.

Que serait-ce (et pour ceux qui croyaient à la fatalité de certains entraînements historiques, *que sera-ce*) si le projet collectiviste doit un jour être appliqué en Europe? Beaucoup souhaitaient que le socialisme demeure un rêve, cela valait mieux pour la «civilisation» et, ils ne voulaient pas être cruels, cela valait mieux pour les naïfs socialistes! «Vous ne la verrez pas cette société, et c'est heureux pour vous. Vous mourrez avec votre chimère qui embellira vos derniers moments. S'il vous était donné de la voir, vous auriez vite perdu vos illusions et vous mourriez désespéré», écrit en 1895 le sénateur radical Alfred Naquet au marxiste Henri Brissac, son ami d'enfance. Sa remarque est tout de même assez perspicace....

● Effet pervers généralisé : l'État et la classe bureaucratique

Les essayistes libéraux ne reprochent pas aux socialistes de vouloir instaurer une société bonne, ou plutôt si, ils le leur reprochent mais en les accusant de préparer inévitablement une société pire, même si elle sera pavée de bonnes intentions — et d'une certaine manière l'horreur que leur inspire le projet collectiviste les console de vivre dans une société inique mais qui a, pour eux, ses bons côtés. Tout se ramène donc à l'argument de *l'effet pervers*.¹⁵ Le futur régime socialiste sera fatalement conduit à faire le contraire de ce qu'il prétend vouloir, à chercher à aboutir à ses fins par des moyens qu'il réprovoque et il aboutira tout aussi fatalement aux résultats contraires de ceux qu'il promet; le projet collectiviste est ouvert à des dévoiements hautement probables et n'offre aucun garde-fou pour empêcher son inévitable perversion. Aboutissant à la ruine, à la démoralisation, à la famine et non à la prospérité, le collectivisme n'arrivera à ce fatal résultat qu'après l'avoir conjuré pendant un temps par la coercition, le travail forcé, par le recul de la culture, par la création d'une classe de privilégiés et par l'élimination de tout contrôle démocratique.¹⁶

Ces abondantes argumentations par prophétie mettent toutes au centre de leurs prédictions une figuration anticipée de l'État socialiste comme pléthorique et *totalitaire* — ce n'est pas un anachronisme d'interpoler ce terme comme on va voir car tous les paramètres requis sont au rendez-vous. En attaquant sur ce point, les polémistes bourgeois rejoignaient les objections des libertaires, de Bakounine à Jean Grave et à Kropotkine. Qu'en serait-il de cet État, État producteur, planificateur, répartiteur, gestionnaire de tout l'économie pour toute la société? Cet État futur, disaient tous les réfutateurs, sera une chose inconnue et redoutable, «une autorité centrale consciente, omnisciente et toute puissante, dominant d'assez haut l'économie nationale pour en apercevoir l'ensemble»; le collectivisme «investit l'État d'un immense pouvoir qui embrasse tous les domaines de l'activité individuelle».¹⁷ «Le socialisme est un étatismes effréné qui ne veut à l'État ni limitation ni contrepoids»: les socialistes se récriaient à cette assertion d'Émile Faguet,¹⁸ que partagent tous les critiques bourgeois. Ils rejetaient comme malveillante et absurde l'image despotique et policière de l'État producteur unique et patron universel. L'État du travail, État

«inséparable» du peuple, ne sera plus un État du tout: il n'aura aucune fonction autoritaire à remplir, n'ayant aucune classe privilégiée dont il lui faille maintenir la domination. Ce sera une simple «administration des choses», formule saint-simonienne passée par Marx. Émile Faguet répliquait que les mots importaient peu, cela «ne s'appellera peut-être pas l'État et cela m'est bien égal, mais ce sera une tyrannie et une tyrannie plongeant le pays dans l'inertie et dans le coma». ¹⁹
— Jean Jaurès répliquait à ces critiques avec une stupeur indignée: «il n'y aura plus d'intérêts de classe à servir dans l'ordre socialiste: qui donc pourrait tyranniser les citoyens?» ²⁰

Les empiétements de cet État futur, conduit fatalement à peser sur le libre choix des professions, sur la liberté de circulation et de domicile, ne se limiteront pas à la suppression du contrôle démocratique qu'il ne pourra souffrir. Toutes les libertés démocratiques seront abolies l'une après l'autre parce qu'elles gêneront la planification. L'ouvrier n'aura pas même le choix que lui donne le capitalisme entre plusieurs patrons; il n'en aura qu'un à jamais et il «ne pourra quitter soit sa profession, soit sa résidence sans une permission». ²¹ Ce sera «la caserne», disaient les anarchistes; Gustave Le Bon préfère l'image du couvent: le pays ne sera «qu'une sorte d'immense couvent soumis à une sévère discipline maintenue par une armée de fonctionnaires». ²²

Mais surtout, l'État socialiste n'abolira pas les classes, comme c'était son premier but claironné et une raison de son succès chez les salariés. Au contraire, il engendrera une *nouvelle classe* ou plutôt il développera immensément une classe qui est apparue dans toutes les sociétés modernes et il lui donnera une prépondérance accrue: la «bureaucratie». Alors que le socialisme se flattait de supprimer les «parasites» improductifs (commerçants, avocats, prêtres, prostituées et rentiers), on lui voit développer une «pléthore bureaucratique», parasitique d'abord, ensuite irresponsable et inefficace, enfin privilégiée et exploiteuse. Il faudra bien faire surveiller et organiser le travail, «cela suppose une armée d'inspecteurs qui doublerait [l']armée de bureaucrates». «On est effrayé, ironise Edmond Faguet, du nombre d'agents improductifs qu'exigerait un régime inventé pour augmenter le nombre des producteurs et diminuer le nombre des parasites.» ²³ C'est Émile Faguet, homme de lettres conservateur, rien moins que politique ou économiste qui, en 1905, a le plus clairement développé cette vision de l'émergence d'une classe dominante nouvelle: ²⁴ Je le cite un peu longuement:

[Le collectivisme] prétend supprimer l'inégalité, l'anarchie industrielle et la misère. C'est bien cela, n'est-ce pas? Et il me semble que je vois tout cela renaître dans son système et sous son régime. Voyez-vous bien l'égalité collectiviste? Je vois un peuple de fonctionnaires; et au-dessus de lui, dirigeant le travail, une classe énorme, qu'on ne saurait évaluer, mais que pour mon compte j'estime devoir être le tiers ou au moins le quart de la nation, composée des statisticiens, des bureaucrates, des chefs de travail, des surveillants de travail, des inspecteurs de travail, des contrôleurs de travail. Mais la voilà, l'aristocratie! Elle renaît; et elle est un peu plus désagréable à considérer que la classe des privilégiés actuels. C'est une caste, et une caste qui ne pourra guère manquer, outre qu'elle sera oppressive, d'être insolente. Elle ne sera pas possédante; elle ne sera pas plus payée, de quelque façon qu'on le soit à cette époque, elle ne sera pas plus munie que la classe travailleuse. Soit. Mais, en tant que loisirs qu'elle pourra se ménager, en tant qu'avantages qu'elle pourra se faire donner par les travailleurs en les bien traitant, en tant que facilité de vie, en tant que puissance, influence, prépondérance, en tant que consommation de produits dont elle aura en mains la distribution et répartition et dont il est assez probable qu'elle

se réservera quelque peu plus qu'elle ne donnera aux autres, en vertu de la charité bien ordonnée, elle sera incomparablement plus heureuse, plus jouissante, du moins, que la classe inférieure. Tranchons donc le mot, puisque la chose est évidente, cette classe exploitera la nation, tout simplement.²⁵

Certains essayistes entrevoyaient encore, au-dessus de cette classe nouvelle, s'établir un Dictateur absolu, un autocrate dont les bureaucrates seraient les exécuteurs de basses œuvres. «Pouvoir souverain d'un seul, obéissance passive de tous; autocratie arbitraire d'un côté, asservissement ignominieux de l'autre!»²⁶

● Les anarchistes contre le collectivisme

Les libertaires de leur côté n'ont jamais coupé à la thèse socialiste de l'État futur réduit à une simple «administration des choses» surveillée par une démocratie étendue. Ils ont dénoncé d'avance un hyper-capitalisme qui serait plus exploiteur que jamais. «Le collectivisme est l'expression même de l'étatisme, accuse *L'Anarchie*, il remplace une tyrannie par une tyrannie».²⁷ En accusant les collectivistes de vouloir se faire les chefs tout puissants d'un «capitalisme d'État», ils les faisaient hurler d'indignation. Mais les anarchistes n'ont jamais abandonné leur soupçon: «Quand nous leur disons que c'est cela qu'ils veulent, ils se fâchent; mais ils ne précisent pas quelle autre forme d'organisation ils entendent établir».²⁸ Les prophéties anarchistes sont semblables, de fait, à celles auxquelles les bourgeois libéraux se livraient: le citoyen se devra tout entier à l'État, prédisaient les libertaires, il sera tenu de répondre à toute réquisition. Cet État créera une immense armée de fonctionnaires tout en supprimant toute initiative privée. Loin d'abolir les classes, l'appareil socialiste parvenu au pouvoir constituera bientôt une nouvelle bourgeoisie, ce qu'il brûle de devenir. Ce sera simplement un *Ôte-toi de là que je m'y mette!* Pour les idées nouvelles, en tous temps forcées de lutter contre les idées prépondérantes, ce sera l'écrasement complet. Plus de liberté d'expression, les masses abruties, l'art écrasé. Le régime du moindre effort et le dégoût du travail entraîneront la misère accrue...

Toutes ces «prophéties» ne sont pas le fait de fugaces moments de lucidité: elles ont été répétées par les anarchistes, invariablement et sur tous les tons de 1880 à 1914, je dirais même qu'ils n'ont écrit que cela. «Que serait-ce donc d'un État patron et propriétaire à la fois? D'un État omnipotent disposant à son gré de toute la fortune sociale et la répartissant au mieux de ses intérêts? On recule effrayé devant une pareille autorité disposant de si puissants moyens d'action», s'exclame Jean Grave.²⁹ L'État socialiste, cet État qui «organiserait la production, réglerait la consommation et supprimerait, cela va sans dire, ceux qui ne seraient pas de son avis»,³⁰ sera pire que l'État bourgeois. Les collectivistes parlaient d'une forme de société «supérieure»: oui, «supérieure, dites-vous? En tyrannie, je n'en disconviens pas! (...) Dans cette société supérieure, le travailleur sera considéré comme une bête de somme.»³¹

Les anarchistes n'ont pas été les seuls à crier casse-cou. Des rangs du socialisme organisé, quelques voix se sont élevées mettant en accusation l'obscurité suspecte des conjectures sur l'État futur. L'État socialiste sera un «despote souverain et intangible», «créant et universalisant la bureaucratie fonctionnariste».³² Édouard Berth, disciple de Sorel, répudie dans le marxisme conçu

par Jules Guesde «un étatsisme absolu». ³³ Les objections de ces “dissidents” mettaient le doigt sur l’État-Moloch qui se profilait derrière les protestations de contrôle populaire et démocratique et de garantie des droits fondamentaux et, à eux, on ne pouvait reprocher d’ignorer les textes et les programmes. Pour Georges Sorel, la notion d’«administration des choses», livresquement séparée de celle de gouvernement des hommes, est une idée floue et fallacieuse, «une formule abstraite ... dénuée de tout sens précis, tant qu’on ne la complète pas en faisant connaître les principes directeurs de la pensée». ³⁴ Le programme socialiste était résolument inconséquent: «Mais puisque l’État a toujours été un agent d’oppression, pourquoi cessera-t-il de l’être?» ³⁵

L’amour anticipé de l’État total était indubitablement au cœur de l’idéologie collectiviste d’avant ‘14. C’est contre cet amour que les périphéries réformistes, anarchistes et syndicalistes du mouvement ouvrier ne cessèrent de s’insurger, trouvant finalement chez Nietzsche la formule qu’elles ne trouvaient pas chez Marx: «L’État, c’est le plus froid de tous les monstres froids. Il ment et voici le mensonge qui rampe de sa bouche: Moi, l’État, je suis le Peuple». ³⁶

2.

● Comment finirait la Révolution bolchevique selon les politologues de la Guerre froide

En 1956, Carl Joachim Friedrich, et Zbigniew Brzezinski publient le «classique» de la Guerre froide, *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*. Leur livre paraît dans les mois de l’invasion de la Hongrie. ³⁷ Ils élaborent une définition censée applicable éminemment à l’URSS de Staline bientôt déstalinisée, par paramètres cumulatifs, suffisants et nécessaires qui sera indéfiniment répétée dans des centaines de manuels de science politique. Ces paramètres sont six, ● une idéologie «totaliste» d’État (l’adjectif lui-même n’est pas défini – et comme il est redondant avec le *definiendum*, le tout apparaît tautologique.) Carl Friedrich en vue de suggérer un caractère propre et commun aux idéologies communiste, fasciste et nazie, parlait pour sa part d’idéologies «chiliastiques» [millénariste], mais ce mot d’origine religieuse soulève un immense problème de persistance historique sur lequel la définition amendée fait alors l’impasse. ● un parti unique, à structure rigoureusement hiérarchique, voué à l’application de cette idéologie ● une police secrète pleinement développée ● et trois monopoles: des communications, des armes, et de toutes les organisations civiles, notamment économiques. ³⁸

Friedrich et Brzezinski soutenaient il est vrai, découlant de l’idéaltypé, une thèse hautement *prédictive*, mais c’est elle précisément qui a été réfutée par le cours des choses, par l’histoire même de l’URSS de 1956 jusqu’à sa dissolution: la thèse était que de tels régimes sont irréformables (ce qui pourrait demeurer avec des nuances si on considère que les réformes un jour entreprises les déstabilisent, mais ceci est vrai de tout régime en crise). Ils soutenaient qu’ils ne peuvent jamais ni s’adoucir ni s’édulcorer — au contraire des régimes autoritaires qui peuvent évoluer ... et qu’un Américain démocrate pouvait donc soutenir. Je déchiffre en effet dans *Totalitarian Dictatorship and Autocracy* une projection sur l’effondrement conjecturé à terme de l’URSS stalinienne de la fin de l’Allemagne nazie qu’il avait fallu détruire en mai 1945 jusqu’au dernier homme. De l’attentat manqué contre Hitler, le 20 juillet 1944, à la capitulation du 8 mai 1945, l’Allemagne tombe dans la folie meurtrière et la destruction suicidaire. Le pays tout entier se

transforme en immense charnier. Les anti-totalitaires américains projettent ce «scénario» et prévoient une apocalypse finale d'un régime analogue, tout d'un bloc, entièrement mobilisé, soumis à une terreur croissante et transformé en citadelle. La grande objection rétrodictive aux théories des deux Américains, c'est alors l'effondrement intégral sans coup férir de ce régime «total» après les tentatives gorbatchéviennes, il est vrai vouées à l'échec, de le réformer d'en haut — le caractère rapide et relativement pacifique de cette dissolution en forme de sauve-qui-peut — traits qui décèlent chez les dirigeants au tournant de 1989-91 la perte générale de la «foi» intense des débuts en même temps qu'un degré de rationalité lucide loin du fanatisme suicidaire du Troisième Reich. Lénine, Staline ou même un Walter Ulbricht n'auraient pas assisté impuissants à la désintégration de leur régime. Ils auraient eu recours à la force sans hésitation. Dans le «classique» de Carl Friedrich et Brzezinski, on peut donc extrapoler une sorte de prédiction, typique de l'esprit jusqu'au-boutiste et belliciste de la Guerre froide : tout ceci ne pourra que se terminer dans un affrontement apocalyptique face à un système qui sera prêt à tout pour survivre,³⁹

J'en viens à titre de contraste au livre fameux, profond, intense, perspicace, lacunaire et confus, contradictoire, «incohérent» même – *The Origins of Totalitarianism* de Hannah Arendt achevé en 1949 et dont le premier volume était sorti en février 1951.⁴⁰ Hannah Arendt avait entrepris la rédaction des *Origins* après dix ans d'une vie de réfugiée politique aux États-Unis, au milieu d'autres exilés et émigrés européens. C'est également au cours de ces mêmes années qu'Arendt prend conscience du régime de camps et de terreur en URSS et de ses fortes analogies avec le totalitarisme nazi. «The really essential things which I have to put together with Russia, écrit-elle à Jaspers en septembre 1947, are just now coming clear to me.»⁴¹ – quoique la chasse aux sorcières anti-communiste du Sénateur McCarthy qui battait son plein lors de la sortie du livre a incité Arendt à tempérer sa propre dénonciation du système stalinien ou du moins à chercher à rendre ses analyses bien distinctes de l'anti-communisme de la droite américaine et de celui des anciens communistes «renégats» qui n'hésitaient pas à recourir à des moyens «proto-totalitaires» pour lutter contre l'idéologie reniée. Ceci n'empêchera pas son complexe ouvrage, dûment simplifié et mis à plat, d'être utilisé et instrumentalisé par les anticommunistes américains comme, lors de la traduction en allemand, par la majorité de droite d'Adenauer, défenseuse auto-proclamée du «Monde libre».

Hannah Arendt définit philosophiquement le totalitarisme comme «une forme de gouvernement dont l'essence est la terreur et dont le principe d'action est le caractère logique de la pensée idéologique». Loin toutefois de faire du totalitarisme, à la façon de Friedrich et Brzezinski, un idéaltype statique, Arendt cherche, on le sait, surtout à en éclairer la genèse. Sa question n'est pas *qu'est-ce que c'est?* Ni *Où cela va-t-il?* mais plutôt *comment cela a-t-il été rendu possible?* Le totalitarisme est le *Sonderweg*, le chemin de traverse pris par toute la civilisation occidentale, il est issu d'un effondrement moral de celle-ci.⁴² Arendt aboutit à une attaque en bloc contre un 19^e siècle où les idées et les projets totalitaires trouvent leur origine. La naissance de la société de masses apathiques et mobilisables, l'anomie croissante des foules sont au cœur de sa réflexion, comme la décomposition alléguée de l'État-nation, les progrès de l'impérialisme (éclectique, Arendt emprunte aux marxistes qu'elle combine à Heidegger et au *Kulturpessimismus*) et la mégalomanie des Grandes politiques issues de la fusion du capitalisme conquérant et des

égoïsmes nationalistes, l'expansionnisme européen, le colonialisme, le social-darwinisme, fondement du «droit à la domination»⁴³ venant corrompre la démocratie des «métropoles»,⁴⁴ l'antisémitisme, le pan-germanisme, le pan-slavisme sont donnés pour les éléments originels convergents des futures pratiques totalitaires.

À la fin des années 1960, la nouvelle préface à la troisième partie conjecture, avec un regain d'optimisme progressiste qu'on peut juger peu critique, sur une certaine «dé-totalitarisation» de l'URSS sous Nikita Khrouchtchev dans les années de «dégel» et de «coexistence pacifique».

Si on écarte ceux qui ont récusé obstinément et à priori la catégorie Totalitarisme parce qu'ils voulaient sauver un communisme idéal de tout rapprochement avec le «fascisme», il demeure les critiques «techniques» qui montrent que le concept, outre l'aura polémique dont il n'est pas facile de le débarrasser, est simplement peu opératoire: dès qu'on prétend travailler dans le concret et le précis, un parti communiste ne fonctionne pas, de Lénine à Staline et à Brejnev, comme le NSDAP nazi, — ni comme le PNF italien qui du reste ne joua aucun rôle significatif dans le régime mussolinien.

La Détente va inviter tout naturellement à nuancer le concept statique de totalitarisme, à ne pas se contenter de faire de l'URSS un sombre et immuable monolithe, à décrire une vie sociale et culturelle soviétique qui ne se réduisait pas à la terreur policière (c'est tout le travail de l'École révisionniste qui a eu nettement tendance à redresser la barre dans un sens opposé et à oblitérer les aspects répressifs perpétués, à chercher à entrevoir une fallacieuse «convergence» des systèmes).

3.

● Après la Chute du Mur

Après 1989 dans la Russie post-URSS, on a assisté au retour en force de la catégorie de «totalitarisme» pour faire le bilan des régimes disparus et les juger d'un seul mot. Mais «totalitarisme» se trouve aussi *redéfini* à la lumière de la fin implosive, peu glorieuse mais pacifique, des régimes ainsi désignés. Avec la dissolution de l'URSS en 1991, on devait en venir à conclure au double désaveu des deux écoles soviétologiques occidentales, lesquelles avaient été également prises en défaut par les événements: La perestroïka, puis l'écroulement et la disparition de l'URSS prirent de court les historiens des deux camps ennemis, totalitaristes et révisionnistes, sans qu'aucun ne pût se prévaloir d'avoir «*eu raison*». «La chute du système, à la fois rapide et en douceur, posait en effet aux partisans des deux écoles historiographiques un grand nombre de questions. Pour les tenants de l'école totalitarienne, que penser du fait que c'était le régime lui-même, c'est-à-dire son équipe dirigeante, qui s'était lancé dans un processus suicidaire? Le fait que les initiateurs de la pérestroïka n'avaient ni prévu ni souhaité ce qui allait se passer n'ôtait rien au mystère. ... Les questions posées par l'écroulement du système donnaient-elles pour autant «raison» aux tenants de l'école révisionniste? Ceux-ci paraissaient triompher au début du processus de perestroïka: les réformes de Gorbatchev n'étaient-elles pas un de ces «tournants» périodiques comme en avait déjà connus l'histoire soviétique à la fin des

années 1930, puis au milieu des années 1950, tournants politiques reflétant une nouvelle étape atteinte par la société civile? Bref, un simple «changement de modèle» à l'intérieur d'un même système — problématique permettant de conceptualiser un processus historique dynamique, riche en virages, en volte-face, en changements de formes et de contenus, en débats, en alternatives. Mais l'échec de la perestroïka, l'impossibilité de réformer le régime de l'intérieur, l'implosion de l'Union soviétique n'ont-ils pas démontré que le pays était effectivement un «système» où tout se tenait, où les réformes produisaient un effet d'avalanche — l'idéologie jouant en effet un rôle majeur de ciment de l'ensemble — et non pas un régime «comme les autres»? ⁴⁵ (On songe à la remarque souvent répétée de Tocqueville que le moment le plus dangereux pour un régime décadent est celui où il va essayer de se réformer. De Gomulka à Dubček et Gorbatchev, *tout ceux* qui ont essayé de réformer le communisme se sont cassé le nez.)

Ce n'est qu'après la disparition de l'Union soviétique et la remise en cause, la mise à l'écart définitive du fallacieux paradigme antifasciste que le concept de «totalitarisme», avec les défauts et limitations qu'on lui reconnaît désormais d'emblée et que l'on cherche à amender à la lumière de la chute (si je puis dire) est revenu en force dans les travaux des historiens. Les historiens russes, apparemment bien placés pour juger de la pertinence du terme, utilisent abondamment «totalitarisme» — en lui opposant parfois une vision mystifiée du bonheur russe avant 1917 et de la voie «normale» que la malheureuse Russie eût dû emprunter vers le marché et le développement industriel à l'occidentale. Le concept a toutefois, à l'Est, absolument changé de définition et pour de bonnes raisons. La disparition de l'URSS devait apparaître comme la réfutation éclatante de ce qu'il recélait de *prédictif*. Si le «totalitarisme» pouvait s'ossifier, se fragiliser, dépérir, se vider de l'intérieur (ce que beaucoup de «dissidents» constataient déjà dans les temps brejnéviens) et puis disparaître sans coup férir (et sans que la classe militaro-nomenklaturiste ne pipe mot ou presque), c'est qu'il avait été autre chose *dans son essence* qu'un Léviathan indestructible, quelque chose, derrière un décor de puissance, de fondamentalement fragile et d'illusoire dont il fallait expliquer par là l'auto-implosion.

Pour la première fois en 1991 il semble possible de considérer le communisme comme un chapitre historique clos, refermé sur un échec sans appel: une sorte d'évidence découle de cet *achèvement*, évidence que questionne toutefois Claude Lefort : «La fin du communisme livre-t-elle le sens de son commencement? Tentante est l'image d'un édifice en ruine dont les fondations et la charpente auraient été soudainement mises à nu. C'est celle que suggère l'historien Martin Malia, auteur de *La Tragédie soviétique*. Dès sa préface, il avertit qu'il situe sa pensée en un moment déterminé: «Aujourd'hui, l'histoire de la Russie soviétique est pour la première fois véritablement de l'histoire, et c'est sa clôture qui nous permet d'étudier la structure et la "logique" de ce qu'elle a été.»⁴⁶

L'effondrement sans coup férir du Bloc soviétique en 1989-1991, effondrement d'un régime dont il ne subsiste rien (c'est *ce rien* qu'il faut chercher à comprendre car dans l'histoire des civilisations et des empires, *ce rien* est absolument sans précédent), disparition instantanée, «évanouissement» intégral d'un régime où *nul* ne s'est avisé de défendre par les armes les immenses «acquis du socialisme» dont une propagande incessante avait vanté le caractère précieux et intangible, cet effondrement est devenu, avec plus de vingt ans de recul, quelque chose qui s'est passé dans un

autre monde tout en demeurant une sorte de «trou noir» qui repousse encore partiellement la lumière explicative. Les historiens vont répétant que jamais dans l'histoire un puissant empire n'est disparu ainsi sans faire mine de livrer combat, sans troubles majeurs et du jour au lendemain.

● **Idéocratie et illusion: la Révolution bolchevik n'a pas eu lieu**

Une bonne part de la réflexion historique contemporaine tourne autour de la notion d'*illusion*, mais illusion qui a mobilisé des millions d'hommes et de femmes qui ont vécu et parfois sont morts pour elle. Notion empruntée à Freud, critique des religions.⁴⁷

En 1995 ont paru en français deux livres qui invitent à découvrir une pure « utopie », une idée chimérique, une « illusion » au principe du communisme. L'un est celui de Martin Malia dont je parle dans un instant, *La tragédie soviétique*,⁴⁸ l'autre, celui de François Furet, *Le Passé d'une illusion*.⁴⁹ L'idée communiste appartient à « un cycle entièrement clos de l'imagination politique moderne », diagnostique ce dernier.⁵⁰ Les intentions des deux historiens, il est vrai, « sont différentes. Tandis que l'un se propose de faire l'histoire du régime soviétique, l'autre se donne pour objet non pas l'histoire du communisme, et moins encore de l'U.R.S.S., proprement dits, mais « celle de l'illusion du communisme aussi longtemps que l'U.R.S.S. lui a donné consistance et vie ». Mais leurs voies se rejoignent plus d'une fois, puisque, selon l'un, l'histoire du régime soviétique est censée démontrer que l'utopie — fût-ce par la voie de « conséquences non voulues » — en gouverne le cours du début à la fin, et que, selon l'autre, l'histoire de l'illusion ou de l'idée (les deux termes s'échangent) conduit l'investigateur à relater et à interpréter les changements advenus en Russie depuis l'époque de la révolution d'Octobre jusqu'à celle de la pérestroïka, en même temps que ceux de la politique communiste occidentale.»⁵¹ Furet écrit en synthèse: «L'illusion n'accompagne pas l'histoire communiste. Elle en est constitutive: à la fois indépendante de son cours, en tant que préalable à l'expérience, et soumise pourtant à ses aléas, puisque la vérité de la prophétie tient dans son déroulement.»⁵²

L'idéologie s'évanouit intégralement avec la dissolution du Parti-État et de l'appareil propagandiste. Les dirigeants qui étaient censé y croire d'autant mieux qu'elle servait leurs intérêts de caste capitulent en rase campagne après avoir vainement et maladroitement essayé de freiner et saboter les réformes. L'URSS était un « Colosse aux pieds d'argile » et son argile fondatrice et fissurée était l'idéologie totale à laquelle plus personne ne croyait. Les croyances et les sectes reviennent en force tandis que l'Église orthodoxe reprend « sa place » en Russie comme si on reprenait les choses au point où on les avait laissées en 1917.

La notion d'« idéocratie » appliquée à l'URSS (comme elle l'est désormais à titre comparatif aux régimes fasciste et nazi), permet à Martin Malia †, professeur à Harvard puis professeur d'histoire des idées à Berkeley, de pas avoir recours au concept controversé de « totalitarisme »: la capacité et la volonté de contrôle « total » de la société par l'État-parti bolchevik, l'intensité de la terreur et de la répression ont beaucoup varié de Lénine à Staline, à Brejnev, à Gorbatchev; le fait que la *raison d'être* de l'État soviétique était de réaliser à tout prix un projet global de transformation de la société que Martin Malia juge chimérique est inhérent à son histoire de 1917 à 1991.

Le terme d'«idéocratie» prend son sens ici c'est à dire régime ayant mis une idéologie au pouvoir. On rencontre à partir d'ici la thèse qui va expliquer le marxisme-léninisme et l'histoire bolchevique en termes d'«illusion tragique», de croyance fantasmagorique passée à l'acte jusqu'à la ruine finale inclusivement. Martin Malia, avait trouvé une formule radicale qui résume son explication d'une partie immense du malheur du siècle écoulé: l'URSS s'est effondrée «comme un château de cartes» parce qu'elle n'avait jamais été qu'un château de cartes.⁵³ Leszek Kołakowski, auteur des trois volumes *Main Currents of Marxism: Its Rise, Growth and Dissolution*, publiés dans les 1970s, avait écrit que «le marxisme aura été le plus grand fantasme de notre siècle.»⁵⁴

(L'idéocratie à son tour «comme projet de domination de l'histoire ou d'arrachement à l'histoire» ne se comprend en dernier ressort que comme une religion séculière, «c'est-à-dire très précisément comme réinvention de la forme religieuse par des moyens séculiers.»⁵⁵)

Pour Malia, Kołakowski, François Furet et du reste bien d'autres, la disparition du communisme en livre dès lors le (non-)sens ultime. De la Révolution de 1917, n'est pas sorti un régime qui formât un «stade supérieur» aux démocraties bourgeoises et aux économies de marché, ni même une alternative rationnelle, mais une «idéocratie»,⁵⁶ un régime (au décri de la représentation marxiste de la base et la superstructure) fondé sur un programme irréaliste, sur une «utopie» (en ce sens négatif du mot) articulée à une forme de croyance «gnostique» maquillée en un savoir prétendu «scientifique», système voué à réaliser un projet intrinsèquement inviable : «*Of all the reasons for the collapse of communism, the most basic was that it was an intrinsically nonviable, indeed impossible project from the beginning.*»⁵⁷ Système qui a cherché, par la terreur et dans la pénurie perpétuelle, dans le «flicage» généralisé et la misère matérielle et morale de trois générations, à faire fonctionner une impossibilité pratique jusqu'à la ruine inclusivement.

C'est ici, avec Malia, l'interprétation la plus sombre de la dynamique du siècle passé: la tragédie soviétique est *absurde* avant même d'être inhumaine. Martin Malia présente en effet, dans *La tragédie soviétique*, l'idéocratie bolchévique comme un régime voué à la tentative volontariste de réaliser à toute force un projet impossible, la terreur stalinienne n'ayant été que la manière «forte» d'en conjurer l'absurdité en muant la vaine Construction du socialisme en une industrialisation à marche forcée d'un pays arriéré, – «grande politique»⁵⁸ impitoyable justifiant les moyens totalitaires mobilisés.

Staline est dans ce paradigme une donnée contingente⁵⁹ : le *Vojd* n'a pas créé un régime, il a été, – pathologie incluse, – modelé à l'image d'une dynamique qui était toujours-déjà stalinienne. Il a donné *une figure* à un système de terreur idéologique qui ne tenait justement pas à la personnalité du despote.⁶⁰

L'effondrement du «socialisme réel» est absolu parce qu'il a effacé TOUT: il demeure aujourd'hui en Russie un régime autoritaire et corrompu maquillé en démocratie parlementaire, avec l'affairisme triomphant et une pauvreté populaire en progrès. On se dit: c'est à peu près, quoique selon un scénario pessimiste, ce que serait la Russie si la Révolution bolchevique n'avait *jamais eu lieu*. «Le dernier mystère du régime soviétique aura été sa capacité à s'auto-détruire sans pour autant donner vie à des forces ou des idées de substitution.»⁶¹

Sans doute les «observateurs» informés, depuis trente années au moins, soulignaient les difficultés économiques croissantes du Bloc de l'Est et son incapacité à soutenir la concurrence tant économique que militaire avec l'Ouest capitaliste.⁶² Ces données qui inscrivent l'effondrement final dans la durée de difficultés accumulées et de dysfonctionnements multipliés ne constituent que l'amorce d'une explication de ce qui est réellement sorti de la révolution bolchevique et a disparu 72 ans plus tard sans laisser aucune trace sinon des ruines, un «trou» démographique, une catastrophe écologique et du malheur collectif.

● Lorsque tout est fini

Je perçois une sorte d'alternative qui divise les interprètes contemporains en deux camps: Ou bien le ver était dans le fruit, le totalitarisme en germe et en puissance dans les idées et projets prétendus généreux (toujours mêlés de fait, même au moment censé *naïf* de leur émergence, de haines et de volontarisme déraisonnable); ou bien un processus fatal, processus partout attesté quoiqu'en effet insoupçonnable pour les acteurs, un processus qui semble propre aux entreprises humaines radicales, à l'*hybris* humaine, de dégradation inexorable des espérances entraîne le jeune révolutionnaire plein d'idéal, qui aime le Peuple tout en méprisant les hommes, vers l'inhumanité et l'horreur, vers le pourrissement totalitaires et puis, en bout de course, vers l'affairisme des gérontocrates et des «entourages» corrompus.

Régis Debray qui adopte le paradigme pessimiste de la pente fatale, qui y revient même obsessionnellement dans son livre le plus sombre, *Loués soient nos seigneurs*, se trouve au bout du compte politiquement d'accord, dit-il, – à peine ironique à l'égard de lui-même et de ses illusions perdues, – avec ... le dernier *Tintin*.⁶³

Peut-on tirer un sens exemplaire de ce lent virement du rouge au noir? Il n'aura pas fallu trente ans pour que le *Patria o Muerte* des origines glisse au *i Viva la Muerte!* du général franquiste (comme les « Brigades de riposte rapide» inventées à La Havane pour terroriser les manifestants rappellent à s'y méprendre les *squadristi* de Mussolini). Pour qu'un ultra-révolutionnaire se retourne en conservateur ultra, ou un Cid Campeador frôle le Père Ubu. ... Logique de l'effet pervers, dont la tradition dite réactionnaire fait un prétexte rhétorique passe-partout (pour n'entreprendre aucune réforme et laisser les choses en l'état), mais dont la réalité expérimentale ne peut pour autant être niée. Un «anti-impérialisme» trop furibond aura arrimé le Cuba du siècle prochain à l'empire; bon nombre de Cubains, à la fin du nôtre, rêvent déjà de partir pour Miami, et, après la mort du tyran, les Havanais ne manqueront pas d'applaudir la bannière étoilée sur le Malecòn, comme hier à Tirana ou à Prague. Cycle astronomique des «révolutions». Prostitution, inégalités, prisons, dollars... Alcàzar a remplacé Tapioca, Castro, Batista, et demain son envers, *eadem sed aliter*. Car le Livre des retournements, comme toute tragi-comédie, a sa version gaie et en l'occurrence illustrée: c'est *Tintin et les Picaros* d'Hergé.⁶⁴

[☺ fin de l'exposé ici ☺]

● Délivrez-nous du mal

La question évoquée ici par Debray est celle de la mutation du bien en mal, des hommes de bonne volonté en scélérats, de l'idée généreuse en légitimation de l'inhumain, du «retournement de l'humaniste en fanatique, du persécuté en policier»,⁶⁵ est une question sur laquelle il y a une vaste bibliothèque de reconstitutions divergentes et d'argumentations contradictoires (pleines de dénégations et de réticences) qui a son tour va intéresser l'historien des idées de demain car le débat, qui sera au centre du regard porté sur le 20^e par le 21^e siècle, n'est pas fini ni conclu. L'idéologie raciste des nazis conduit à Auschwitz, ceci est atroce mais *logique*, – mais qu'est-ce qui, en termes d'idées et d'«idéaux», conduit à la terreur bolchevique, au Goulag, aux exterminations staliniennes, aux massacres répétés et à grande échelle de pauvres hères mués en opposants? Il y a des idéologies qui produisent de la chasse aux sorcières, de la torture d'hérétiques, du massacre de bouches inutiles et de «déchets humains», parce qu'elles disent, sans aucun besoin d'acrobaties exégétiques, que c'est cela qu'elles veulent, mais il y a eu aussi dans la modernité des doctrines qui ont dit vouloir le bien de l'humanité (lequel, concédons-le, ne saurait aller sans la punition des méchants et la mise au pas des réfractaires!) et qui montraient comment y parvenir, idéologies qui cependant, par une chaîne de conséquences, ont débouché régulièrement sur l'inhumain.⁶⁶

Le grand paradoxe accablant de la modernité revient alors à trouver la source première du malheur du 20^e siècle, non seulement dans des idées censées rationnelles et émancipatrices, mais dans le projet même, – «idée neuve» apparue dans les temps romantiques, – de *délivrer le monde social du Mal*.

Que la seule volonté de venir à bout du mal social soit la source des plus grands malheurs, que rien n'est plus redoutable et plus à fuir qu'un homme possédé par un tel mandat, ça a été dès lors la thèse des esprits pessimistes depuis plus d'un siècle, de Gustave Le Bon à Emil Cioran, Cioran avec sa maxime aboulitique que «tout ce que l'homme entreprend se retourne contre lui». Gustave Le Bon dont la thèse était celle de la perpétuation indéfinie dans les «foules» des croyances irrationnelles écrivait: «Torquemada, Bossuet, Marat, Robespierre se considéraient comme de doux philanthropes ne rêvant que le bonheur de l'humanité». ⁶⁷ Il voyait les socialistes comme les descendants naturels de ces philanthropes sanguinaires. Redoutez les gens qui vous disent vouloir le bonheur des hommes, ils sont capables de tout! Si divers qu'ils soient, des catholiques aux darwiniens sociaux et aux nietzschéens, les adversaires des Grands récits au 19^e siècle partaient d'une prémisse de *l'irréremédiable* pour écarter comme chimériques et dangereux les remèdes sociaux radicaux, c'est à dire qu'eux aussi se fondaient sur un présupposé, une vision pessimiste de la «nature humaine». Herbert Spencer, le sociologue libéral premier dénonciateur de l'«étatisme», disait: «ce qui est imparfait, c'est l'homme. L'État ne peut l'améliorer par décret». ⁶⁸

Hannah Arendt a écrit, il y a cinquante ans, que nous, modernes tardifs, allions devoir finalement apprendre à vivre «in the bitter realization that nothing has been promised to us, no Messianic Age, no classless society, no paradise after death». ⁶⁹ Tout est ici: nous *devrions* apprendre... L'idée que poursuivait Arendt est celle de la sécularisation, du désenchantement comme nécessité éthique *et* comme ce processus historique entamé avec la Réforme, puis avec le scepticisme

libertin et philosophique à l'égard des religions révélées et qui devrait, quoi qu'on en ait, s'accomplir *jusqu'au bout*. Opposée au sociologue conservateur qu'était Vilfredo Pareto avec sa doctrine des religions, antiques ou modernes, chrétiennes ou socialistes, comme *impostures utiles*, Hannah Arendt soutenait la thèse stoïque d'une dés-illusion ultime de l'homme moderne, sobre et raisonnable, mais dépourvue de promesse de bonheur et tenue de regarder sans ciller un monde par bien des côtés insupportable. Mais nul n'a jamais démontré que les humains peuvent se passer d'illusions, de contrepropositions et d'espérances et nul n'a démontré que la *volonté de justice* qui animait les «religions du second type» n'est pas aussi irrépressible que la sobre volonté de savoir qui se marie au désenchantement.



Notes

1. Je travaille depuis plusieurs mois (ou années?) à une étude d'histoire conceptuelle en quatre volumes, que je pense finir en 2013 et qui paraîtra en pré-publication dans *Discours social*, formant les volumes 37, 38, 39 & 40 de la collection: *Fascisme, totalitarisme, religion séculière: trois concepts pour le 20ème siècle* (Le volume 37 en 2 parties «Catégories historiques et idéaltypes — Fascisme» paraîtra le premier en 2013. Le volume 40 comportera des annexes : «Religion, sacré, dogme, croyance» — «Religion civile».)
2. *Le Système de Fourier étudié dans ses propres écrits*, 1842.
- 3.- Bonjean, *Socialisme et sens commun*, 30. Flaubert dans *L'Éducation sentimentale*, III, iv, se souviendra des plaisanteries sur la queue phalanstérienne.
4. Émile Pataud et Émile Pouget. *Comment nous ferons la révolution*. Paris: Tallandier, 1909, 153.
5. *Mouvement socialiste*, 1903, 417.
6. Renard, Georges. *Paroles d'avenir*. Paris: Bellais, 1904, 99.
7. Vandervelde, Émile. *Le collectivisme*. Bruxelles: Le Peuple, 1896, 247.
8. Bonthoux, V.-Adolphe. *L'évangile socialiste. Volume I : La question économique*. Paris: Giard & Brière, 1912, 16.
9. Vandervelde, Émile. *Le collectivisme*. Bruxelles: Le Peuple, 1896, 247.
10. Le Bon, *Psychologie du socialisme*. Paris: Alcan, 1912, 465.
11. Auteur aussi de *Psychologie du socialisme*. Paris: Alcan, 1898. Dépouillé sur la 7ème édition, Paris: Alcan, 1912. [voir aussi la réédit.: Paris: Les Amis de Gustave Le Bon, 1984.]
12. Ibid., 463.
13. *Psychologie du socialisme*, 467.
14. Kautsky, «Le Lendemain de la Révolution sociale», *Le Mouvement social*, 1.2.1903-1.3.1903, 326.

15. Étudié par Albert O. Hirschman. *The Rhetoric of Reaction*. Cambridge MA: Harvard UP, 1991. ♦♦ *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*. Paris: Fayard, 1991.
16. Voir Reinach, *Démagogues et socialistes*, 1896, 9 et Jean, *Causeries ouvrières. La Solution collectiviste*. Paris: La Maison bleue, 1912, 16.
17. Bourguin, *Les systèmes socialistes et l'évolution économique*, 1904, 46 et 68.
18. Faguet, 203.
19. 243.
20. Texte de 1898, *Œuvres*, vol. VI, 102.
21. Leroy-Beaulieu, *Le collectivisme: examen critique du nouveau socialisme*, 1884, 28. Rééditions, 1893, 1903, 1909.
22. Le Bon, *Psychologie du socialisme*, 33.
23. Faguet, *Le socialisme en 1907*. Paris: Société française d'imprimerie et de librairie, 1907, 221. L'idée n'était pas nouvelle : je vois le thème de la pléthore bureaucratique faire irruption dans les visions d'horreur des premiers pamphlets de 1848: «Puis qu'on se figure, si on le peut, cette armée d'administrateurs, de directeurs, de surveillants, de percepteurs, de commis de tous genres et de tous grades qui seraient nécessaires pour régler et distribuer le travail agricole et industriel. (...) La moitié de la nation serait employée à régenter l'autre.» Bonjean, *Socialisme et sens commun*. Paris: Le Normant, 1849, 23-4.
24. P. 196.
25. Faguet, 243.
26. Merson, *Du communisme. Réfutation de l'utopie icarienne*. 1848, 196.
27. 21 août 1908, 1. D'où la guerre entre anars et autoritaires: «la Révolution doit déclarer la guerre, la guerre sans trêve ni merci, non seulement au pouvoir actuel, mais à tous ceux qui chercheraient, après l'avoir renversé, à le faire passer en de nouvelles mains.» *La révolution sociale*, 1. 9. 1880, 1. L'anarchiste veut le «communisme» (c'est un mot qu'avant 1914, il est seul à utiliser), débarrassé de toute trace d'autorité, un communisme où la coopération spontanée dans le travail n'amointrira pas l'autonomie de l'individu. Et où bien entendu l'État a «disparu». Jean Grave, Pierre Kropotkine, Charles Malato, Sébastien Faure et bien d'autres ont multiplié les brochures et les livres qui montrent la beauté de l'idéal anarchiste contrasté à la hideur du socialisme autoritaire et démontrent ou plutôt affirment «qu'une société peut fort bien s'organiser sans aucun pouvoir, aucune autorité si elle est basée sur la vraie justice et la vraie égalité sociale».
28. P. Kropotkine, *Communisme et anarchie*, Paris, Temps nouveaux, 1903, 12.
29. *La société au lendemain de la Révolution*, op.cit., p. 13.
30. Jean Grave, *La société au lendemain de la Révolution*, op.cit., p. 7.
31. Sartoris, *Le Libertaire*, 21 août 1898, p. 3.
32. Blache, *Méthodes*, 1907, 137.
33. *Derniers*, 35.

34. G. Sorel, *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, Paris, Rivière, 1921, 85.
35. G. Sorel, «Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme», *Revue de métaphysique & de morale*, mars 1899, 172.
36. Formule mise en exergue du *Travailleur du bâtiment* (synd.-révol., CGT), 1er février 1908.
37. Friedrich, Carl Joachim et Brzezinski, Zbigniew. *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*. 2nd Ed. rev. Cambridge: Harvard UP, 1965 [1956]. Le concept avait été historicisé auparavant par l'historien israélien Jacob L. Talmon. Son premier livre, *The Origins of Totalitarian Democracy*, 1952, est consacré en partie au babouvisme et à la Conspiration des égaux. L'ouvrage part toutefois de Jean-Jacques Rousseau. Il prétend montrer dans les idées du *Contrat social* la matrice originelle des idéologies ultérieures que Talmon regroupe sous le chef de «démocratie totalitaire».
38. Friedrich, Carl Joachim et al. *Totalitarianism in Perspective: Three Views*. New York: Praeger, 1969, 126. On verra aussi : Brzezinski, Zbigniew. *The Grand Failure: The Birth and Death of Communism in the 20th Century*. New York: Scribner, 1989.
39. Paru en 1982, le livre de Jane Kirkpatrick, *Dictatorship and Double Standards*, ne disait ou prédisait toujours pas autre chose. «Ce raisonnement était sensé, puisqu'il n'existait pas encore d'exemples d'État totalitaire ayant disparu dans la nature. Il supposait cependant que les nouveaux dirigeants des États totalitaires seraient toujours aussi disposés à conserver le pouvoir à n'importe quel prix. Or ce ne fut pas le cas. Quand vint le moment de tirer sur la foule, les dirigeants communistes de la deuxième ou de la troisième génération hésitèrent; ils n'éprouvaient plus cette passion qui animait jadis les fondateurs. Leur propre foi dans le système était trop faible pour justifier un massacre.» Bytwerk, *Machines à broyer les âmes*, 188.
40. Arendt, Hannah. *The Origins of Totalitarianism*. 3rd Ed. New York: Harcourt Brace Jovanovitch, 1968 [1951]. ♦ Avec d'autres écrits : *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem. [...]* Éd. Pierre Bouretz. Paris: Gallimard, 2002. ☞ Publ. d'abord à part en français, la seule première partie de *Origins of Totalitarianism*, sous le titre de *Sur l'antisémitisme*. Paris: Calmann-Lévy, 1973.
41. 38
42. On verra aussi: Arendt, Hannah. *Understanding and Politics. On the Nature of Totalitarianism*. ♦ *La nature du totalitarisme*, trad. M.-I. Brudny de Launay. Paris: Payot, 1990. Rééd. Payot-Rivages, 2006.
43. Voir ici : Haas, Mark L. *The Ideological Origins of Great Power Politics, 1789-1989*. Ithaca: Cornell UP, 2005. + Radel, J.-Lucien. *Roots of Totalitarianism*. New York: Crane, Russak, [1975].
44. Voir dans la tradition arendtienne: Lebovics, Herman. *Imperialism and the Corruption of Democracies*. Durham NC: Duke UP, 2006.
45. Nicolas Werth, in : Ferro, Marc, dir. *Nazisme et communisme: deux régimes dans le siècle*. Paris: Hachette littératures, 1999, 229-230.
46. Malia cité par Lefort, *La complication. Retour sur le communisme*. Paris: Fayard, 1999, 19.
47. Après la Guerre mondiale, Sigmund Freud va faire de la religion un «dispositif névrotique» séculaire au service de fins relativement rationnelles ou de fins qu'il faut rationnellement admettre liées à des besoins fondamentaux: protéger l'homme des cruautés de la nature et assurer la répression des instincts, indispensable à la vie commune et au respect du contrat social. Freud, essayiste pessimiste ici, épouse à sa façon la thèse de la religion éternelle, mais non comme un «besoin» métaphysique sublime, ou comme une idéalisation de valeurs éthico-sociales — c'est-à-dire comme un fait rationnellement explicable si non rationnel en lui-même —, mais comme une «névrose collective», névrose «infantile» de caractère obsessionnel dont l'humanité peine à se débarrasser si elle doit y

parvenir jamais, si elle doit jamais devenir adulte. Freud, Sigmund. *Die Zukunft einer Illusion*. Wien: Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1927 ♦♦ *L'avenir d'une illusion*. Paris: Denoël et Steele, 1928. ⇨ Dépouillé sur l'éd. des PUF, coll. «Bibliothèque de psychanalyse», 1971.

48. Malia, Martin. *The Soviet Tragedy. A History of Socialism in Russia*. New York: Free Press; Toronto: Maxwell Macmillan, 1994. ♦♦ *La tragédie soviétique. Histoire du socialisme en Russie 1917-1991*. Paris: Seuil, 1995.

49. *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au 20^e siècle*. Paris: Laffont, 1995.

50. Fr. Furet, *Le Passé d'une illusion*, 14.

51. Lefort, Claude. *La complication ...*

52. Furet, *Le Passé d'une illusion*, 14.

53. Malia, Martin. *The Soviet Tragedy*.

54. Kolakowski [Kołakowski], Leszek et Friedrich Giese. *Glównie nurty marksizmu*. ♦♦ *Die Hauptströmungen des Marxismus. Entstehung, Entwicklung, Zerfall*. München: Piper, 1978. ♦♦ *Main Currents of Marxism: Its Origins, Growth, and Dissolution*. Oxford: Clarendon Press, 1981 [1978]. ⇨ Rééd. New York, London: Norton, 2005 en 1 vol. avec nouv. préf. et un "New Epilogue" et re-sous-titré *The Founders – The Golden Age – The Breakdown*.

55. Marcel Gauchet au chapitre 10 d'*A l'épreuve des totalitarismes*, 545.

56. Le concept est emprunté par M. Malia à Waldemar Gurian, le premier théoricien, catholique, des ainsi désignées «religions totalitaires», *Der Bolschewismus: Einführung in Geschichte und Lehre*. Freiburg iB: Herder, 1931. ♦♦ *Bolshevism: An Introduction to Soviet Communism*. Notre Dame IN: Notre Dame UP, 1952. En fr. *Le bolchevisme. Introduction historique et doctrinale*. Paris: Beauchesne, 1933. + *Bolschewismus als Weltgefahr*. Luzern: Vita nova, 1935. ♦♦ *Le bolchevisme, danger mondial*. Paris: Alsatia, 1933.

57. In : Edwards, Lee, dir. *The Collapse of Communism*. Stanford CA: Hoover Institution Press, 2000.

58. Concept complémentaire à celui d'«idéocratie» développé par David Roberts, *The Totalitarian Experiment in 20th Century Europe: Understanding The Poverty of Great Politics*. New York, London : Routledge, 2006.

59. Le «stalinisme»: C'est une façon de faire la part du feu et de sauver les meubles qui a été paresseusement suivie dans la gauche non communiste européenne qui réprouvait l'évolution de l'URSS tout en restant sous le «charme d'Octobre» et qui persiste ici et là. «On peut s'interroger sur la rémanence de cette vision tout à la fois idéaliste, commode et conformiste visant à sauvegarder l'«essence» et la dynamique de la révolution d'Octobre, voire l'idée même de révolution ... avec toutes les dimensions positives qui s'y attachent depuis 1789 dans la culture politique occidentale et surtout française.» Bernard Bruneteau, *L'Âge totalitaire*, 67.

60. Le terme de «stalinisme» sera aussi transposé à bon droit par des spécialistes à la Chine de Mao (lequel bat assurément son maître en matière de massacres par millions), à l'Éthiopie de Mengistu, à la Corée du Nord aujourd'hui.

61.

62. Le recul démographique et la catastrophe écologique menaçante ou déjà en route avaient également été mis en lumière depuis de nombreuses années et montrés de bien mauvais augure.

63. Gallimard, 1996.

64. 160.

65. *Critique de la raison politique*, 361.

66. Voir aussi dans mon livre, *Histoire des idées*, la partie «Le débat français sur la responsabilité morale de l'idéologie – de *L'Archipel du Goulag* au *Livre noir du communisme*». La publication en 1997 du *Livre noir du communisme* a réactivé en effet en France la polémique en un sursaut tardif mais exceptionnellement violent, qui a mobilisé toute la presse, tous les historiens et tous les essayistes en vue et qui n'est pas près d'être apaisé. *Un pavé dans l'histoire* de Pierre Rigoulot et Ilios Yannakakis (1998) rend compte des premiers mois français de cette polémique autour de la «mémoire du communisme» – en se plaçant du point de vue accusateur qui était celui des collaborateurs de l'ouvrage – tandis qu'un peu plus tard, *Du passé faisons table rase* a fait connaître la réception contrastée des traductions de ce livre dans tous les pays et toutes les langues d'Europe, la France intellectuelle faisant exception et contraste avec la réception généralement favorable, en dépit des réticences d'une arrière-garde d'*aparatchiki* recyclés, dans les pays qui ont connu le «socialisme réel».

67. Gustave Le Bon, *Psychologie du socialisme*. Paris: Alcan, 1898, 104.

68. Cité par Paul Boilley, *Les trois socialismes : anarchisme, collectivisme, réformisme*. Paris: Alcan, 1895, 52

69. *The Origins of Totalitarianism. 3rd Edition*. New York: Harcourt Brace Jovanovitch, 1968. [éd. orig.: 1951], 436.

